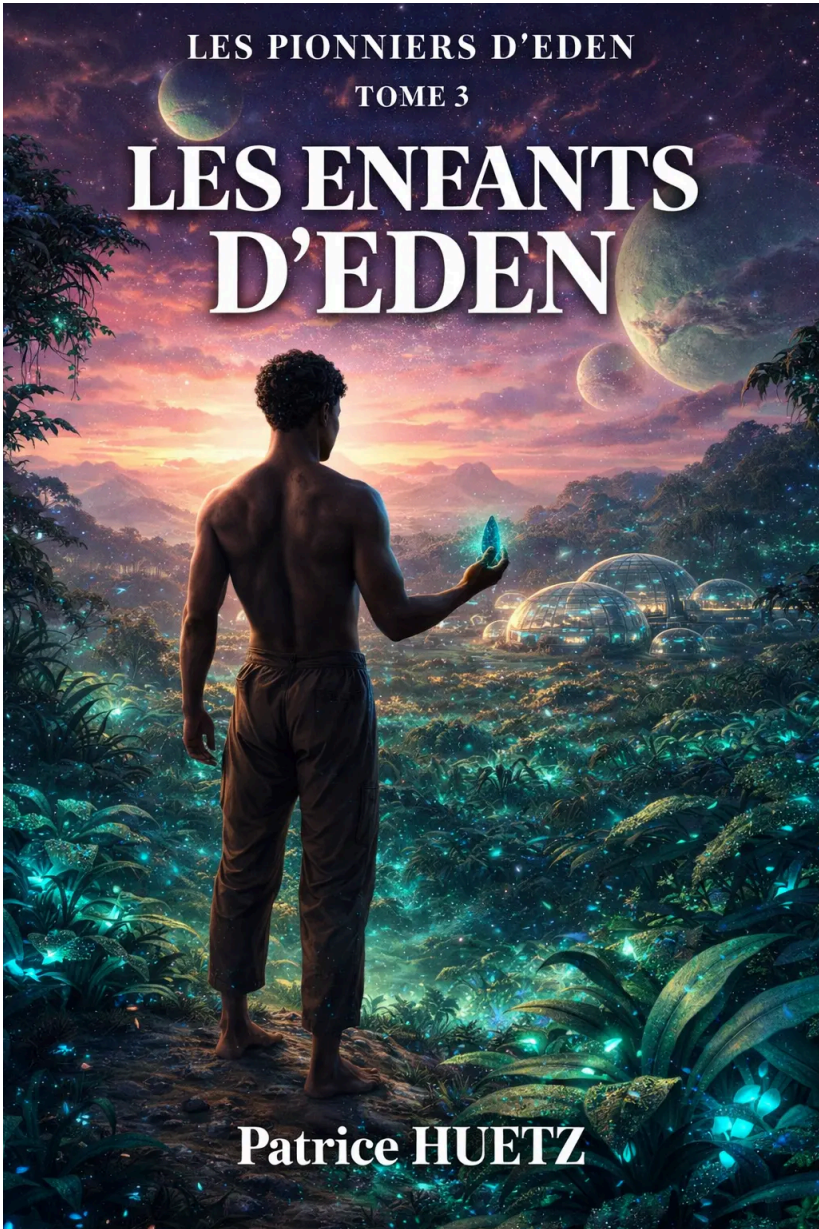


LES PIONNIERS D'EDEN

TOME 3

LES ENNEANTS D'EDEN

Patrice HUETZ



Les Pionniers d'Éden — Les Enfants d'Éden

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

Kofi à dix-sept ans

2095 — Éden, premier jour sans sa mère L'enfant du vaisseau qui n'a pas de mémoire terrienne

La lumière de Kepler-442 entrainait par le hublot de sa cabine. Kofi était debout depuis une heure — l'habitude des Diallo, impossible de dormir après l'aube, impossible de ne pas regarder comment la lumière changeait sur le sol rouge d'Éden à mesure que l'étoile montait.

Cette lumière avait quelque chose de particulier ce matin. Pas différente objectivement — les spectromètres auraient donné les mêmes lectures qu'hier. Mais Kofi la ressentait différemment, comme on ressent différemment les mêmes mots selon le moment où on les entend.

Kofi à dix-sept ans. Ce moment-là avait une densité que les journées ordinaires n'avaient pas.

Il/Elle prit son carnet. Papier, vrai papier — c'était la tradition des Diallo depuis Amara, qui avait dit une fois qu'un carnet papier était plus honnête qu'un écran parce qu'on ne pouvait pas l'effacer. Kofi avait grandi avec cette idée. Ses premiers mots à trois ans avaient été griffonnés dans un carnet que Kofi lui avait mis dans les mains. Elle avait rempli des dizaines de carnets depuis.

Il/Elle nota la date. Les coordonnées — 28 degrés nord, 15 degrés est, Site Alpha, Éden, Kepler-442b, 1 200 années-lumière du Soleil. L'altitude. La température extérieure : 16 degrés celsius, une belle matinée de saison tempérée. La luminosité de Kepler : 97% de la normale, légèrement voilée par des cirrus d'altitude.

Puis il/elle posa le stylo et regarda par le hublot.

Dehors, la colonie s'éveillait. Les systèmes d'irrigation automatiques arrosaient les cultures matinales. Les premiers travailleurs traversaient les couloirs extérieurs couverts entre les dômes. Dans le jardin central, l'Arbre de Dakar ou l'un de ses descendants — Kofi avait grandi avec plusieurs manguiers aux alentours, tous issus des graines de l'original planté par Amara en 2081 — se teintait d'or dans la lumière du matin.

L'enfant du vaisseau qui n'a pas de mémoire terrienne. C'était ce qui allait occuper la journée, la semaine peut-être, la saison peut-être. Kofi y avait pensé toute la nuit sans vraiment trouver le sommeil. Pas par anxiété — par concentration, cette concentration particulière que les problèmes importants exigent et qui ressemble de loin à de l'insomnie mais qui est autre chose.

Kofi était la génération qui a grandi sans connaître la Terre, qui a grandi dans les dômes, qui a grandi avec le manguier d'Amara comme repère.

Il/Elle connaissait l'histoire de sa famille par les carnets, les archives, les récits. Amara sur le Narval. Amara plantant le premier arbre. Amara mourant d'une bactérie d'Éden à cinquante-trois ans, laissant derrière elle une Constitution et une plantation de manguiers et un fils de dix-neuf ans. Kofi construisant les infrastructures hydrauliques du continent est. Kofi et la révolte des dômes, le compromis impossible rendu possible. Lena et l'hiver éternel. Lena et le signal.

Chaque génération avait eu son épreuve définissante. Chaque génération avait tenu.

Kofi se demandait, en regardant le sol rouge d'Éden dans la lumière du matin, quelle serait la sienne.

Le dossier était là depuis la veille, posé sur le bureau dans l'ordre méthodique que Kofi donnait à tout : données quantitatives en premier, analyses qualitatives ensuite, positions des parties prenantes en troisième, options de décision en quatrième. Un système appris de Kofi qui l'avait appris d'Amara.

L'enfant du vaisseau qui n'a pas de mémoire terrienne. Les données étaient là, nettes, sans ambiguïté dans leur substance si pas dans leurs implications. Kofi les avait relues trois fois. Les chiffres ne changeaient pas. Ce qui changeait, c'était la façon de les lire — selon où on se plaçait dans l'histoire de la colonie, selon ce qu'on croyait être l'essentiel, selon la peur qu'on portait.

Il/Elle appela ARIA-9 sur l'interface murale. L'IA coloniale apparut en représentation visuelle — une façon de se présenter qu'elle avait adoptée progressivement au fil des décennies, trouvant que les interactions humaines se passaient mieux avec une forme visuelle reconnaissable. Sa forme préférée était un disque lumineux d'un bleu légèrement plus vert que l'azur terrien, qui s'animait subtilement quand elle parlait.

« ARIA. Les données sur Kofi à dix-sept ans. Tu vois des patterns que je n'ai pas vus ? »

Il y eut un silence de deux secondes — le temps qu'ARIA prenait toujours pour répondre à ce genre de question ouverte, que ses concepteurs avaient interprété comme un délai de calcul et que Kofi avait toujours suspecté être une simulation de réflexion pour mettre l'interlocuteur à l'aise.

« Plusieurs, » dit ARIA. Sa voix était ce qu'elle avait toujours été : claire, légèrement modulée, avec quelque chose de chaud que ses premières versions n'avaient pas eu. « Le plus important : dans les quarante-sept situations similaires dans les archives coloniales depuis 2082, les décisions prises sous pression temporelle ont eu des

résultats inférieurs de 23% aux décisions prises après délibération étendue. Mais dans les neuf cas où la pression temporelle était réelle et non perçue, le délai a aggravé la situation dans six cas sur neuf. »

« Donc la question est de savoir si la pression temporelle est réelle. »

« C'est la question principale. Oui. »

Kofi regarda le disque lumineux. « Est-ce qu'elle est réelle ? »

ARIA marqua sa pause réflexive. « À 67% de probabilité : oui. »

67%. Pas suffisant pour décider seul. Suffisant pour prendre la question au sérieux.

Kofi referma le dossier et sortit.

Le Conseil se réunit à quatorze heures dans la salle hexagonale du Dôme Central. Les sept fauteuils en cercle — toujours, depuis Amara, depuis la Constitution du Narval. Il y avait quelque chose de délibérément rituel dans ce maintien de la forme originale. La salle avait été agrandie deux fois, rénovée quatre fois, mais la disposition hexagonale avec sept fauteuils égaux avait traversé les rénovations comme un principe architectural qu'on ne touche pas.

Les sept membres présents représentaient les différentes composantes de la société d'Éden. La biologiste Nkemdirim, cinquante ans, de la quatrième génération issue des premiers arrivants du Phénix. L'ingénieur Petrov-fils — petit-fils du navigateur du Narval, trente-huit ans, spécialiste des structures. La représentante de l'Académie, une femme de quarante-cinq ans qui avait grandi pendant l'Hiver Éternel et dont la façon de penser la ressource était marquée de cette expérience. Deux représentants des Anciens d'Éden — les entités pré-humaines dont la présence dans le Conseil était la grande innovation de l'Accord du Signal, vingt ans auparavant.

Et Kofi.

La séance commença par les rapports routiniers — santé de la colonie, production agricole, maintenance des dômes, données climatiques. Puis Kofi présenta le dossier. Il le fit comme Amara

l'aurait fait : sans rhétorique, les données d'abord, les implications ensuite, les options en dernier, sans indiquer laquelle il préférerait — laissant le Conseil arriver à ses propres conclusions.

Le débat fut long. Les positions divergeaient, comme toujours sur les questions importantes — si tout le monde était d'accord d'emblée, c'était soit que la question était sans enjeu, soit que quelqu'un se taisait par peur. Ni l'un ni l'autre n'était souhaitable.

Kofi écoutait plus qu'il/elle ne parlait. C'était sa méthode en Conseil depuis les premières années. Il/elle intervenait au moment où le débat commençait à tourner en rond — ce moment que les gens expérimentés en gouvernance reconnaissent, quand les mêmes arguments reviennent avec les mêmes mots sans produire de nouveau sens. Là, Kofi intervenait avec quelque chose de nouveau : une question, souvent, plutôt qu'une réponse. Une question qui reformulait le problème d'une façon que personne n'avait essayée.

Ce soir, la question fut : « Qu'est-ce qu'on perdrait si on ne décidait pas du tout ? »

Silence dans la salle. Les deux représentants des Anciens s'échangèrent un regard — une forme de communication que les humains ne décodaient pas encore entièrement, mais dont ils avaient appris à reconnaître la présence.

La réponse à la question ouvrit un nouveau chemin dans le débat.

À vingt-deux heures, quand la séance se termina sans vote — ils se reverraient le lendemain matin pour le vote formel, après une nuit de réflexion — Kofi sortit du Dôme Central et marcha jusqu'à l'Arbre de Dakar.

L'arbre était là dans la nuit d'Éden, sa silhouette reconnaissable même sans lumière — la grande ombre de ses branches, le tronc massif que les enfants de la colonie mesuraient chaque année comme une sorte de rite. Cette année, il avait été mesuré à quatre mètres de circonférence. Un siècle et quelques années de croissance sur une planète qui avait décidé que cet arbre méritait d'exister.

Kofi s'assit au pied du tronc. La terre sous ses paumes — la terre rouge d'Éden, légèrement humide de l'arrosage nocturne automatique, tenue par les racines qui s'enfonçaient profond. Dans cette terre, quelque part, les cendres d'Ahmad Hassan que Amara avait fait enterrer là en 2082 comme promis. Quatre-vingts ans de décomposition — le géologue du Narval était maintenant carbone et minéraux dans le sol qui nourrissait les racines.

Kofi pensa à la lettre d'Amara à Ibrahima, qu'il/elle avait lue dans les archives. *Je plante des mangues demain. Elles sont pour toi.* Et la réplique d'Ibrahima, reçue bien plus tard, dans ses propres archives : *Maman, quand tu arrives, plante une mangue pour moi.* Ce message envoyé par un enfant de sept ans et arrivé sur le Narval à mi-parcours. Ce message qui avait précédé l'arbre.

La vie avait des logiques que les données ne capturaient pas.

Kofi sortit son carnet. Il/elle écrivit, dans la lumière faible de la lampe frontale qu'il/elle portait toujours en sortie nocturne :

2095. Demain, le vote. Je ne sais pas quel sens aura ce vote dans cent ans. Je ne sais pas comment les gens qui liront ces archives d'ici un siècle jugeront ce que nous décidons demain. Peut-être qu'ils trouveront que nous avons eu tort. Peut-être qu'ils trouveront que nous avons eu raison pour les mauvaises raisons. C'est le risque du présent : on agit toujours avec des informations incomplètes vers un futur inconnu.

Ce que je sais : j'ai lu les carnets d'Amara, de Kofi, de Lena. Aucun d'eux n'était sûr de ce qu'il faisait. Aucun n'a agi comme s'il l'était. Et pourtant, ce qu'ils ont fait a tenu.

Peut-être que c'est suffisant de faire au mieux avec ce qu'on a.

Il/Elle referma le carnet. Les étoiles au-dessus d'Éden — impassibles, anciennes, sans avis sur les affaires humaines. Parmi elles, invisible à l'œil nu mais là : le Soleil. 1 200 années-lumière. Le point de départ d'une histoire qui avait produit cet arbre et cette colonie et cette décision du lendemain.

Le vote eut lieu à neuf heures. La lumière du matin entrait dans la salle hexagonale par les fenêtres latérales — la même lumière que Kofi avait regardée depuis sa cabine la veille, mais vue différemment maintenant, après la nuit passée à réfléchir, après les heures sous l'arbre.

Les sept membres votèrent. Le résultat : cinq pour, deux contre, zéro abstention. Une majorité solide mais pas unanime — exactement ce qu'on pouvait espérer sur une décision difficile. L'unanimité aurait été suspecte. Deux voix contre signifiaient que les réserves avaient été entendues même si elles n'avaient pas convaincu la majorité.

Kofi nota le résultat dans son carnet. Puis il/elle sortit dans la lumière du matin.

La colonie continuait. C'était peut-être la chose la plus importante — pas la décision elle-même, mais le fait que la colonie continuait de délibérer, de voter, de décider ensemble selon les règles qu'Amara avait posées et que chaque génération avait enrichies. La Charte d'Éden — la vieille Charte, révisée dix-sept fois en cent ans — tenait.

Il/Elle marcha jusqu'à l'Arbre de Dakar. Dans la lumière du matin, les feuilles du manguier brillaient d'un vert sombre qui n'existait que sur Éden — adapté, au fil des générations, à la lumière de Kepler-442, à la chimie du sol local, à la gravité de 1.09g. Un arbre qui avait commencé terrien et qui était devenu édenien.

Comme nous, pensa Kofi.

Il/Elle posa la main sur le tronc. L'écorce chaude sous les paumes. Les racines sous les pieds.

Comme nous. ## Note de l'archiviste — Contexte historique
[Extrait des Archives de la Colonie d'Éden, section narrative, compilées en 2215 par le Bureau de la Mémoire Collective]

Ce chapitre correspond à l'une des journées documentées dans les carnets personnels de Kofi Diallo, conservés au Musée des Fondateurs du Dôme Central. Ces carnets — rédigés sur papier